

Étranges miroirs

Marc Chevrier, *Le temps de l'homme fini. Essais*, Montréal, Boréal, « Papiers collés », 2005

Étienne Beaulieu

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2347ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, É. (2005). Review of [Étranges miroirs / Marc Chevrier, *Le temps de l'homme fini. Essais*, Montréal, Boréal, « Papiers collés », 2005]. *Contre-jour*, (7), 173–177.

Étranges miroirs

Marc Chevrier, *Le temps de l'homme fini. Essais*, Montréal, Boréal, « Papiers collés », 2005.

D'un bout à l'autre, le recueil d'essais de Marc Chevrier demeure ambigu. Tous les sujets abordés (politique, éducation, société) plongent en effet le lecteur dans les réalités modernes de notre monde décontracté et sans complexe, ouvert à toutes les transgressions. Mais du même geste Chevrier préserve de ce cloaque grâce à la clarté de sa langue et de son argumentation, dont il faut saluer l'absence de prudence et de faux-semblants à l'heure où les prises de position publiques des intellectuels se font si timorées et se recroquevillent souvent dans une langue peu accessible. Cette ambiguïté en cache cependant une autre, avec laquelle tout preneur de parole doit aujourd'hui négocier son apparition publique, ne serait-ce que sous la forme du livre : comment parler de l'espace public, de sa dévastation, de ce qui en reste dans ce monde de la vitesse, de la publicité et de l'image, sans pactiser avec ce monde que la comparution publique vise pourtant à dénoncer ? Bien souvent, le pouvoir de ce nouveau monde, dominé par les technologies de l'image, force l'intellectuel à se retirer dans une posture de simple déploration de ce qu'il voit et constate en observant notre monde contemporain ; c'est la position du « mécontemporain » (dont a parlé Finkielkraut) qui devient peu à peu dominante dans le champ de la pensée contemporaine. Cela ne va pas sans paradoxes, car comment sortir de ce *double bind*, qui force soit

à la retraite dans un sujet ou une langue qui ne concernent bientôt plus qu'une minorité (les *happy few* dont le nombre diminue chaque jour), soit à comparaître publiquement avec, pour seul discours, la dénonciation du dispositif médiatique qui permet néanmoins d'apparaître publiquement ? Plus que jamais, l'intellectuel ne peut apparaître publiquement que vêtu de pure négativité, c'est-à-dire qu'il ne se montre que sous la figure de ce qu'il dénonce et critique, empruntant souvent le langage et la pensée de ce qu'il s'évertue à conspuer. Ce qui a pour résultat que l'intellectuel n'a bientôt plus pour activité publique que de dénoncer ce en quoi il ne croit pas, sans saisir l'occasion pour affirmer ce en quoi il croit, comme s'il ne pouvait « faire le saut » dans l'espace public sans se départir de ce qui lui donne consistance ailleurs, dans le cursus académique ou dans des réseaux culturels parallèles.

La réponse de Marc Chevrier à ces malentendus inévitables consiste en un vaste argumentaire qui dénonce le remplacement de l'idéal antique et médiéval (pour Chevrier, le désenchantement commence avec le rasoir de Guillaume d'Occam, qui ne laisse d'existence à l'idéal que linguistique) par l'image moderne, qu'il entend comme *mimésis* : « Ce piège mérite un nom. C'est celui de la Mimesis, somptueuse déesse de la vraisemblance, de la ressemblance authentique, de la rencontre de soi avec soi. Dans la société de l'image où l'idéal se meurt, la Mimesis prolifère ». L'idéal (qui n'est pas tellement défini dans l'essai, et cela est en soi symptomatique) pousse l'homme à se vouloir plus qu'il n'est, alors que la *mimésis* l'amène à se contenter de refléter ce qu'il est déjà, comme en font foi les aplatissements multiples du monde démocratique, qui ont fait de l'école un reflet de la société civile, de la politique un jeu d'images formatées sur mesure pour l'opinion du jour et enfin de l'art « la représentation d'un univers de moins en moins distant de l'existence quotidienne ». Que ce soit dans l'univers théâtral, cinématographique, télévisuel et même romanesque, Chevrier n'a de cesse de montrer « les dangers du réalisme » qui dispensent l'homme « d'une des sources auxquelles il ne peut se dispenser de puiser, c'est-à-dire l'idéal ».

Une nuance s'impose toutefois : quand bien même l'idéal antique se voulait-il précisément une application juste de la *mimésis*, ce qui intéresse Chevrier, c'est la stricte séparation que la société moderne impose entre l'idéal d'un côté et la *mimésis* de l'autre — ce qui, par contre, laisse dans l'ombre de son argumentation le fait que la *mimésis* puisse être idéale (bien reproduire l'objet de la représentation, c'était là tout l'art antique) et surtout que l'idéal puisse être lui-même mimétique, comme c'est le cas dans les sociétés démocratiques où tous cherchent à atteindre « leur » idéal en brisant les liens qui les relient aux comportements « mimétiques » des autres.

Il faut néanmoins prendre acte de l'importance de ce plaidoyer auquel on ne peut que souscrire, mais il faut du même geste considérer à quel point il est déterminé par ce qu'il dénonce, c'est-à-dire qu'il faut donner au propos de Chevrier un sens plus vaste encore, s'il est possible, puisque la *mimésis* ne se contente pas de surplomber l'ensemble de la société moderne, mais elle contamine aussi ce qui a pour fonction de s'y opposer, à savoir le discours intellectuel lui-même, ce dont Chevrier est parfaitement conscient.

Il serait certes facile de se laisser aller à la désespérance. La scène intellectuelle fourmille aujourd'hui de prophètes annonçant la catastrophe des valeurs dont ils habitent les ruines. La complaisance dans le catastrophique cache souvent une forme de pose esthétique. Détrôné du piédestal de la prophétie, l'intellectuel d'aujourd'hui affecte souvent d'incarner une mauvaise conscience s'épuisant en d'inutiles lamentations sur un monde désenchanté où sa voix ne porte plus.

Face à la pandémie de cette *mimésis* que rien n'arrête, pas même le discours critique, qui succombe à son tour à la puissance d'entraînement d'un discours déplorant les effets de la *mimésis* (sorte de *mimésis* au carré, si l'on veut), Chevrier, bien conscient de ne pas être épargné par ses propres critiques (« Je bats ma coulpe : c'est un peu moi-même que je dépeins à travers l'homme fini »), prône néanmoins ce qu'il appelle « la rénovation de l'idéal », qu'il explique ainsi :

Oui, il est désolant de voir tant d'idéaux tomber, de voir l'esprit humain basculer dans un monde clos alors qu'il pourrait utiliser les possibilités inouïes de la science, des arts et du politique pour l'ouvrir. En admettant toutefois que la catastrophe est généralisée, sans issue possible, nous faisons l'aveu que nous nous pensons incapable de liberté. [...] Mais justement, parce qu'aucune loi secrète n'ordonne la marche du monde vers le mieux ou le pire, l'Homme se découvre libre au contact du chaos de l'histoire. Son existence est ainsi faite qu'il peut puiser en lui-même l'énergie nécessaire pour se faire principe d'action dans un monde en déficit de sens.

Oui, tous voudraient bien renouveler l'idéal même qui a fondé notre civilisation, mais ne retrouve-t-on pas justement le problème que dénonçait Chevrier quelques pages plus haut, à savoir que l'épuisement de cette idée fondatrice rend impossible de recourir à autre chose qu'à elle-même ; le recours à la *liberté* dans un monde que le sens transcendant et prédéterminé n'éclaire plus, n'est-ce pas exactement *cela* le monde moderne que dénonce Chevrier — la liberté étant, jusqu'à nouvel ordre, la valeur fondatrice des démocraties où prolifère pourtant la *mimésis* ? Ainsi, quelques pages plus bas, il est bien question de cette difficulté (« Depuis Nietzsche, toute entreprise d'idéalisation paraît suspecte »), alors même que la rénovation de l'idéal à laquelle enjoint Chevrier puise exactement aux sources du nietzschéisme, puisque le philosophe avait déjà constaté le déficit de sens de la vie de l'homme moderne et demandait à la puissance individuelle de faire appel à son estomac, c'est-à-dire à sa capacité à digérer la relativité du sens et à créer de nouvelles valeurs, à se libérer en un mot de la *mimésis* qui guide la vie de l'homme commun.

Autrement dit, ne serions-nous pas au cœur même de la *mimésis* en en appelant à un dépassement de la *mimésis* vers l'idéal ? Si le comportement mimétique nous pousse à agir comme notre semblable, qui lui-même cherche désespérément, comme nous au fond, à agir différemment de son semblable et à puiser en son tréfonds pour se sentir exister de façon authentique, ne sommes-nous pas aussitôt plongés dans une société peuplée de petits Nietzsche qui se libèrent toujours plus

encore de la *mimésis* ? Ce n'est pas autre chose qui se produit dans les défilés de la Fierté Gaie, que fustige Chevrier avec tant de justesse, car dans ces manifestations, c'est de l'image « conformiste » que l'on se libère pour faire émerger des valeurs plus « authentiques », c'est-à-dire plus « conformes » à l'image que l'on se fait de soi-même. Conformité ou authenticité, cela revient dès lors au même : la *mimésis* et l'idéal échangent leurs identités.

Poser le principe mimétique comme grille de lecture de la réalité sociale, c'est en ce sens s'exposer à en devenir soi-même prisonnier, puisque plus rien dorénavant ne saurait échapper à l'imitation, pas même son dépassement : comment dépasser en effet l'imitation de celui qui cherche à ne rien imiter pour puiser en son propre tréfonds ? Face à cette liberté déchaînée, que je reste coi et recroquevillé ou que je dénonce haut et fort cette parade ridicule, l'image m'a déjà enveloppé et je fais maintenant moi-même partie de cette parade, j'en assume au moins la part critique qui revient pratiquement toujours à l'intellectuel d'aujourd'hui dans ce monde de parodie généralisée. Telle est l'autre défaite de notre temps, qui ajoute à la première défaite (celle qui a délogé l'intellectuel du pouvoir social) en forçant le preneur de parole à se cantonner dans la défaite, à réduire son activité au ressassement du « comment en sommes-nous arrivés là ? ». Défaite seconde que découvre, à rebours il est vrai, l'essai vigoureux de Marc Chevrier. Et voici que ce que nous dénoncions nous tend soudain un étrange miroir dans lequel, nous, intellectuels très sérieux et très critiques, ne reconnaissons pas, à coup sûr, notre image décontractée et sans complexe.

Étienne Beaulieu